

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(France\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**



[347. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-04-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, [me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère, à la mienne. J'ai passé ma nuit avec ce cauchemar, me réveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tous ce que j'aime, ce que j'ai perdu, ce qui me reste

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

## Information générales

LangueFrançais

Cote938-939, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

344.Londres, Vendredi 17 avril 1840

Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère à la mienne. J'ai passé la nuit avec ce cauchemar me reveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tout ce que j'aime ce que j'ai perdu, ce qui me reste tous malades, inquiet pour tous. Je suis sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien fait. Je me suis mis tout de suite à ma toilette. Je l'ai fait traîner jusqu'à l'arrivée de la poste. Enfin, elle est mieux ; elle a bien dormi ; elle n'a pas eu de petit retour de fièvre. Ma mère est tranquille. Mon petit médecin veut que je le sois. Je le suis. Je suis plus content que tranquille. On a toujours tort d'être tranquille. Je vous le disais hier. Je le répèterais toujours. Quelle fièvre que la vie ! Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai de la sérénité et de la force. Et pourtant que d'agitations intérieures. Que d'inconséquences et de faiblesse ! Que de résolutions prises, pour être cent fois regrettées, déplorées, et qu'on reprendrait également en pareille circonstance, malgré l'épreuve des regrets passés et la prévoyance des regrets futurs ! Trop heureux encore quand l'épreuve se borne à des craintes à des tourments, quand les regrets ne vont pas jusqu'à l'irréparable. Ah nous sommes de bien légères créatures ! nos sentimens même les plus profonds, les plus puissants cèdent bien souvent à des considérations, à des intérêts bien secondaires. Et puis nous nous étonnons, nous nous indignons des inquiétudes et des peines qui nous arrivent, comme si nous n'avions pas dû les prévoir, si nous n'avions pas pu les éviter ! Enfin Dieu soit loué ; ma petite fille est mieux et je puis vous parler d'autre chose. Je ne l'aurais pas pu ce matin. Et je ne voulais pas vous parler de mon mal. Cette petite fille est vraiment bien délicate. Elle est née délicate. Elle a été malade, en naissant ; elle a eu dans les six premières semaines, une maladie qu'on appelle le muguet, des aphtes dans la bouche et la gorge. Elle avait les jambes très faibles, près de tourner. Elle a porté deux ou trois ans des petites bottines avec une mécanique. Les bains de mer, en 1835 lui ont merveilleusement fortifié les jambes et les reins. J'espère qu'on qu'on trouvera quelque régime qui fortifiera aussi le fond de sa santé. Certainement, je ne ferai pas venir ici mes enfants et ma mère contre l'avis des médecins. Je vais bien penser à cela écrire, m'informer. Si on ne me donne pas pleine sécurité, au lieu de les faire venir, je les enverrai au Val Richer où ils passeront l'été en bon air, en plein repos, dans leurs habitudes, et j'irai, les y retrouver vers la fin de septembre. Ne parlez de cela à personne. Mais, pour rien au monde, je n'ajouterai un risque de plus à tous ces horribles risques, de la vie humaine. Il n'y a point de privation que je ne préfère. Je suis charmé que décidément les Sutherland vous attendent chez eux.

Cela vous épargne tout embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen de vous mettre au rez-de-chaussée. La maison est si grande ! Quel degré de liberté aurons-nous là ? Comment arrangerons-nous nos heures ? Pensez-y d'avance pour que nous ne perdions pas un jour à le chercher.

Je trouve Thiers fort bon à la Chambre des Pairs, convenable et habile pour ici ; son langage ne me gênera en rien et me servira. Pour l'Intérieur, il a été plus faible, plus vague, toujours dans sa position d'équilibriste. Il y est condamné. Il y restera jusqu'à ce que quelque événement, quelque crise le force à se brouiller avec la gauche ou le pousse à s'y plonger. Quel sera son choix le jour de cette épreuve ? Je ne le prévois pas du tout. Il a en lui de quoi prendre le bon et le mauvais parti. Bien entouré, soutenu, encouragé, gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne le mauvais. Ce qu'il y a de bon autour de lui suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je ne sais pas. C'est comme votre Empereur. Il faut quelque événement, quelque grande nécessité pour le faire changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-même assez de force, et d'esprit pour se décider, pour s'éclairer seulement. Il se livre à son humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a point de politique puisqu'il est modéré en fait et violent en paroles. Il ne changera que quand il plaira à Dieu. La conversation de M. de Pahlen n'y suffit pas. Je suis curieux de la lettre que vous me promettez. Elle a vraiment de l'esprit ; ne tardez pas à me l'envoyer, je vous prie. Les dépêches de M. de Brünnow doivent être longues. Il a l'esprit long. Je ne m'étonne pas que l'Empereur s'y plaise. Il (M. de Brünnow disait l'autre jour, à quelqu'un qu'il écrivait en ayant toujours devant lui le portrait de l'Empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup ; assez pour que le *Time* parlât avant-hier de la singulière activité de la chancellerie Russe. M. Dedel va partir pour passer quelque temps en Hollande. J'en suis fâché. C'est celui qui me convient le mieux dans le corps diplomatique. Monde bien médiocre en soi et ici bien obscur. On compte sur le Prince Esterhazy pour les premiers jours de mai. Adieu. Je vous quitte pour aller au sermon Trinity Chapel, une petite église Anglicane où prêche, dit-on, un homme de talent. Après j'irai me promener un peu, seul. J'ai besoin de prendre l'air. Je ne suis pas sorti du tout hier soir. Je suis remonté dans ma chambre à 9 heures et demie, et j'étais dans mon lit à 4 heures. Mauvais lit.

Adieu. Adieu. A Stafford house le 3 juin !

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-04-17.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 344

Date précise de la lettre Vendredi 17 avril 1840

Heure 1 heure

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

London - Vendredi 17 Mars 1840 938  
1 heure.

jusqu'à ce que  
force à de  
à 1/2  
sans de elle  
du tout. Il a  
le mauvais  
encouragement,  
à lui  
ce qu'il pousse  
autour de lui  
autour ? Je

Je fais quelque  
pour la faire  
pas en lui  
pour le dévotion,  
livre à son  
littéraire, Je n'ai  
modéré en  
ne changera  
conversation

que vous  
de l'esprit. Ne  
vous prie.  
vous demandez  
ne m'importe

Je ne vous ai rien dit ni me  
levant. J'étais dans une disposition horriblement  
triste. Inquiet de ma petite Pauline, me  
reprochant d'avoir quitté mes enfans, en demandant  
pardon à leur mère, à la mèremme. J'ai passé  
la nuit avec le sautoir, me réveillant sans  
cette, me me remémorant que pour retrouver mes  
enfans, ma mère, vous, vos enfans à vous, tout  
ce que j'ai, ce que j'ai perdu, ce qui me  
reste, tous malades, inquiet pour tous. Je suis  
sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien  
fait. Je me suis mis tout de suite à ma  
toilette. Je l'ai fait trainer jusqu'à l'arrivée  
de la poste. Enfin elle est mieux, elle a bien  
dormi; elle n'a pas eu de petit retour de fièvre.  
Ma mère est tranquille. Mon petit médecin  
dit que je le suis. Je le suis. Je suis plus  
content que tranquille. On a toujours tort  
d'être tranquille. Je vom le dissi hier. Je  
le répéterai toujours. Quelle fièvre que la vie!  
Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai  
de la sérénité et de la force. Et pourtant  
que d'agitations intérieures! Que d'incertitudes  
et de faiblesse! Que de résolutions prises pour

être sans puis regrettés, déplorés, et qu'on reprendra toujours quelque  
chaque en pareille circonstance, malgré l'épreuve fond de la  
des regrets passés et la prévoyance des regrets l' certainem  
futurs ! trop heureux encore quand l'épreuve enfans et ma  
de borne à des vaines, à des tousses, quand le De vrai bien  
regrets ne vont pas jusqu'à l'irréparable, Ah, si on se me  
nous sommes de bien légère créature ! non de la faire  
sentiments même les plus profonds, les plus ni de passer  
puissants même bien souvent à des considérations dans leur  
à des intérêts bien secondaires. Et puis non vers la fin  
vous étouffent, vous nous indignent des Madame. Ma  
inquiétudes et des peines, qui nous arrivent, rajoutérai  
comme si nous n'avions pas eu les pleurs, horrible rit  
si nous n'avions pas pu les éviter ? Enfin point de pri  
Dieu soit loué, ma petite fille est mieux, et Je suis  
je puis vous parler d'autre chose. Je ne vous attendr  
l'aurais pas pu ce matin. Et je ne voulais embarras de  
pas vous parler de mon mal. de vous mett  
Celle petite fille est vraiment bien délicate. est si grande  
Elle est née délicate. Elle a été malade en nous là ?  
naissant, elle a eu, dans les six premières heures ? Pour  
semaines, une maladie qu'on appelle le ne perdions  
muquet, des aphtes dans la bouche et la Je touss  
gorge. Elle avait les jambes très faibles, près parts, comme  
de tourner. Elle a porté deux ou trois ans langage se  
de petites bottines avec une mécanique. Le Pour l'insti  
bain de mer, en 1855, lui ont mesuré l'ensemble vague, long  
période les jambes et les reins. J'espère qu'on

je puis cependant trouver quelque régime qui fortifiera aussi le  
malgré l'opium fond de la santé.

Certainement, je ne pourrai pas venir ici me  
soigner et ma mère contre l'avis des médecins.  
Je vais bien penser à cela, écrire, m'informer.  
Si on ne me donne pas pleine liberté, au lieu  
de la faire venir, je la enverrai au Val Aiche  
où ils passeront l'été en bon air en plein pays,  
dans leurs habituels, et j'irai les y retrouver  
vers la fin de septembre. Ne parlez de cela à  
personne. Mais, pour rien au monde, je  
n'ajouterais un risque de plus à tous ces  
horribles risques de la vie humaine. Il n'y a  
point de privation que je ne préfère.

Je suis charmé que d'ici à deux ou trois semaines  
vous attendent chez eux. Cela vous épargne tout  
embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen  
de vous mettre au rez de chaussée. La maison  
est si grande! Quel regret de liberté aujour-  
d'hui? Comment en aurons-nous nos  
heures? Pensez-y d'avance pour que nous  
ne perdions pas un jour à la chercher.

Je trouve Thiers fort bien à la chambre des  
Pairs, convenable et habile pour s'en servir, son  
langage ne me gênera en rien et me servira.  
Pour l'instinct, il n'est plus faible, plus  
vague, toujours dans la position d'équilibriste.

Il y est condamné. Il y restera jusqu'à ce que  
 quelque événement, quelque crise le force à se  
 branler avec la gauche ou le pousse à s'y  
 plonger. Quel sera son choix le jour de cette  
 épreuve ? De ne le prévoir pas du tout. Il a  
 en lui de quoi prendre le bon et le mauvais  
 parti. Bien entouré, soutenu, encouragé,  
 gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-  
 même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne  
 le mauvais. Le quel y a de bon autour de lui  
 suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je  
 ne sais pas.

C'est comme votre Empereur. Il fait quelques  
 événements, quelques grandes nécessités pour la faire  
 changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-  
 même assez de force et d'esprit pour le décider,  
 pour s'éclairer soi-même. Il se livre à son  
 humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a  
 point de politique puisqu'il est modéré en  
 fait et violent en paroles. Il ne changera  
 que quand il plaira à Dieu. La conversation  
 de M. de Pahlen n'y suffit pas.

Je suis ravivé de la lettre que vous  
 me promettez. Elle a vraiment de l'esprit. Ne  
 tardez pas à me l'envoyer, je vous prie.

Les reproches de M. de Bismarck durent être  
 longus. Il a l'esprit long. Je ne m'attende

levant. P  
 triste. Iny  
 reproches  
 pardon à  
 la nuit ven  
 celle, ni me  
 enfant, me  
 de que j'aim  
 poste, tous  
 d'ordre de me  
 fait. De me  
 toilette. De  
 de la poste  
 dormi; elle  
 Ma mère e  
 veut que je  
 content que  
 d'être tranqu  
 le Spétoevic  
 De ne dire  
 de la dévot  
 pie d'agitatio  
 et de foibles

par que l'empereur s'y plaise. Il (M. de Stein)<sup>938.2</sup>  
écrivait l'autre jour à quelqu'un qui écrivait en  
ayant toujours devant lui le portrait de  
l'empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup; assez  
pour que le Times parlât avant hier de la  
singulière activité de la chancellerie Russe.

M. Ledet va partir pour passer quelque temps  
en Hollande. D'en être fâché! C'est celui qui  
me couvrait le mieux dans le corps diplomatique.  
Moude bien modeste en soi et ici bien obscur.  
On compte sur le Prince Ostrogorsky pour le  
premier jour de mai.

Adieu. Je vous quitte pour aller au Temple,  
Trinity's chapel, une petite église anglicane,  
où prêche, dit-on, un homme de talent. Après,  
j'ai une promenade un peu, seul. J'ai besoin  
de prendre l'air. Je ne suis pas sorti de  
tout hier soir. Je suis revenu dans ma  
chambre à 9 heures et demie, et j'étais  
dans mon lit à 11 heures. Mauvais lit.  
Adieu. Adieu. à Stafford-house le 3 Juin!